

# Le colonel Bonjour

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 40

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-225449>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Comm' les masur's sont in mancheau,<sup>5</sup>  
Qu'on peut vir' dins l' maison l'un d' l'autre,  
L'accord tourn' souvint in compote,  
Et l'in s' coll' parfos dins l' rucheau.<sup>6</sup>

Cha, c'est eun' gèn', faut l'arcounaître;  
Mais faut pînsèr avec plâis  
Qu'in sait s' prêter s'écours aussi  
Dès qu'un innui vient à paraître.

Eun' femm' met au moune<sup>7</sup> un infant?  
Vit', sans l'espèir d'un bènèfice,  
Chacun va présenter s' service:  
In est dix pour un à l'instant...

Faut vir' comm' tout le moune s' dégrouille!  
L'un soigne el femm', l'autre el marmot;  
L' pèr' peut ouvrer comm' si rien n' s'rot;  
In rintrant, i-ara s' rataouille.<sup>8</sup>

Là, ch't un visin qui va s' marier:  
Vite on in ramoun' l' cour del' masure.  
Pis in li fait eun' bell' jouceur<sup>9</sup>  
Ed fleurs, ed sabe,<sup>10</sup> et d' biau papier...

Insuite, pou' l' banquet del' mariache,  
In vot déjiler chaqu' visin  
Qui va porter à plein quertin<sup>11</sup>  
El pus bell' vaissèl' dé s' ménache.

Si quéqu'un meurt... là ch'est un deuil.  
Partout l' coron est in tristesse.  
Incore eun' fois tout l' moun' s' impresse,  
L' nuit, pou' veiller près del' cercueil.

In fait au mort l' dernièr' toilette  
Et tout l' quartier suit l'interr'mint. —  
Si l' z'indeuillés vie'n povermint,  
Au cim'itière un visin fait l' quête! —

— Vieux corons, oh! bonn' vieill' cité  
Où l'ouvier vit in famille,  
Parfos r'muant, parfos tranquille;  
Où l' p'uvr' vot<sup>12</sup> presqu' l'égalité;

Corons où d' grands arbitraires  
N' vieun't point fair' bisquer l' travailleur,  
Où règn' margré tout l' bonn' humeur,  
J' vous salu', cahut's ouvrieres!

Jules Mousseron.

<sup>1</sup> Corons, longues files de maisons ouvrières, bâties sur un type pareil. — <sup>2</sup> Toits. — <sup>3</sup> Se ressemblent. — <sup>4</sup> De l'âge. — <sup>5</sup> Sont serrées en tas. — <sup>6</sup> Ruisseau. — <sup>7</sup> Monde. — <sup>8</sup> Pitance. — <sup>9</sup> Jonchée. — <sup>10</sup> Sable. — <sup>11</sup> Paniers. — <sup>12</sup> Voit.



ON BON COLIAU (couloir, passoire)

**L**E petiou Ganganet étâi boubo u Grand Couerti. Son tuteur l'y âve plliacha por allâ ein tsamp le vatses, le z'amasâ, atsoumâ et détsoumâ, colâ le lassé, écoladzi, fére le foua et ariâ le tsivre. Et fasâi tout volon-tchi tiet cé derrâi travau, car é n'étâi pas tant hiaut, et por ariâ é faut mé dé force tiet por aliaubâ.

Ona né que le pourro boubo ariâve ona grossa cabra naïre que piatâve quemeint ona vâudâisa, Ganganet s'infônme bin adrâi et li té fot ona répètaie avoéu on chaton. La tsivra épouâria réqueminne à piatâ et mémameint à pétolâ dein le seillhon.

— Diâbllio t'einlêvâi pi por ona rôuta dé bêtoche, li bouéle le boubo, rodze de colére quemeint on gratta-tiu. Et li té fot oncor on coup de poing.

U moment io le valet sé rébouetâve apré ariâ, la tsivra sé bouete apré pessi.

— Pesse pi, li fâ Ganganet, ié on coliaû u tsa-lét.  
Djan-Pierro dé le Savoies.

### L'ALMANACH DU CONTEUR VAUDOIS

Le 31<sup>e</sup> Almanach du Conteur Vaudois vient de faire son apparition. On retrouvera ce « jeune-vieux » avec d'autant plus de plaisir qu'il conserve dignement les traditions du pays et qu'il est surtout l'une des rares publications s'efforçant de maintenir le vieux patois vaudois.

L'édition de 1934 ne le cède en rien à ses devanciers : elle fait preuve d'éclectisme et de bon goût. Les observations astronomiques, les foires, les recettes de toute sorte et les bons mots foisonnent dans ce joli opuscule où l'on trouve, à côté de nombreuses il-

lustrations photographiques, les bons dessins du peintre F. Bovard.

La partie littéraire est aussi très soignée. On y trouve une intéressante étude du maître historien Burmeister, de jolies nouvelles de Jean des Sappins, F. Musy, C. Schwaebel, Louis Maire, Jean Petitrequin, F. Wæfli, Henri Chappaz et Gédéon des Amburnex. Le patois vaudois a toujours sa place d'honneur sous la plume de l'excellent Marc à Louis, (Lo renâ et l'ètiarû) et de G. Huguenin, (La saboulaie dai Bourguignons...).

Notons encore des poésies, d'innombrables boutades et dessins humoristiques et tout ce qui fait de l'Almanach du Conteur Vaudois, une publication qui, si elle est chaque année « à la page », n'en est pas moins un livret « bien de chez nous ». H.

### FANTAISIE SUR LA VALLÉE DE JOUX

**L**OIN d'être une « vallée de larmes », la Vallée de Joux est au contraire une contrée fort plaisante et ses habitants, quoique gens réfléchis, ne sont nullement des saules-pleureurs. De riantes localités émergent de la verdure, sur les deux rives du joli lac de Joux. Les noms de ces villages et hameaux témoignent d'une fantaisie originale, dont il serait intéressant de rechercher l'explication.

Le visiteur de la plaine qui, pendant la belle saison, vient chercher à la Vallée le bon air et la fraîcheur, ne peut y parvenir sans passer par *Le Pont*, à ce bout-ci du lac. Mais si ce touriste est habillé d'un complet tout neuf, en flanelle blanche, qu'il prenne garde, en passant aux *Charbonnières*, de ne pas trop s'y frotter, s'il veut s'éviter un nettoyage coûteux. Si, par un jour d'orage, il est surpris par une bonne averse, qu'il ne se fasse pas trop de soucis. Il y a tout près de là une localité où l'on se chargera de *Le Séchey*.

Si, incommodé par la chaleur ou par une boisson par trop fraîche, il se sent mal à l'aise, qu'il s'arrête au *Lieu*, où il pourra s'asseoir un instant, sans être dérangé. Honni soit qui mal y pense!

Si ce même visiteur, bien reposé, ne veut pas suivre la grande route poussiéreuse, qu'il prenne *Le Sentier* qui le conduira tout droit au chef-lieu, situé à l'autre bout du lac. Tout le long du trajet, il aura pu constater que les « Combières » sont gens d'ordre qui ne laissent rien traîner. On serait alors mal venu de dire qu'on y a trouvé du *Chenit*. Avant de juger, il serait prudent de s'orienter, puisque la commune du *Chenit* réunit le *Sentier*, le *Brassus* et l'*Orient*.

Promeneur solitaire, si tu es quelque peu observateur et qu'il te prenne fantaisie de sortir le soir, par un beau clair de lune, tu verras des couples de jeunes amoureux quitter le sentier et se diriger, bras dessus-bras dessous, vers *Le Bras-sus*. Tu rencontreras aussi, probablement, des gens qui, par crainte des piqûres de taons, se réfugieront à la *Combe aux Moussillons*.

Au retour, pour rejoindre le *Pont*, à pied, par l'autre rive du lac, nul n'est besoin de se munir d'un casque colonial pour traverser l'*Orient*. Il n'y fait pas plus chaud qu'ailleurs. Lorsque ce touriste, en arrivant au village suivant, verra en passant un propriétaire fumer sa pipe dans son jardin, qu'il ne manque pas de le complimenter sur les *Bioux* dahlias. Ça lui vaudra un sourire et peut-être même une invitation à goûter un verre de « Risoux sur lies », cuvée réservée! Mais si cette bonne aubaine ne se réalise pas, qu'il se contente alors d'une franche lampée d'eau bien fraîche vers chez *Grosjean*.

Un bon conseil. Si vous avez la réputation d'avoir un caractère plutôt rugueux, profitez d'être sur place pour vous faire donner un bon coup de lime à la fabrique de *L'Abbaye*. Et si, par hasard, c'est le jour de l'abbaye du village, ne vous privez pas d'une danse ou même de deux. Les « Combières » sont accueillantes aux gens de la plaine, sans doute à cause du voisinage du *Mont Tendre*.

Après un pareil trajet, vous devez avoir « la dent », comme on dit quand on a l'estomac dans les talons. Vous trouverez au *Pont* de quoi vous restaurer. Des truites, sûrement, peut-être aussi du veau froid, mais pas du lion, lors même que la *Dent de Vaullion* vous domine de ses quinze cents mètres.

En visitant la Vallée, il vaut mieux avoir les

idées *Derrière la Côte* plutôt que d'en avoir de « derrière la tête ». Il y a des jeunes gens qui sont bien gentils, *mais lents* (Meylan) à se décider quand il s'agit de mariage. Une fois mariés, ils sont tristes, par moment, *puis gais* (Pi-guet), sans que l'on sache pourquoi. En automne, le dimanche, les gamins vont par bandes, le long des routes, *gauler* (Golay) les noix. Une légende veut que la trisaieule de tous les Ro-chat de la Vallée était une bonne femme qui raffolait des chats, ce qui la fit surnommer « la mère aux chats ».

Toutefois, tout n'est pas parfait, à la Vallée. On n'y est guère chez soi, à cause de tous ces *Guignard* qui viennent « guigner », le soir, autour des maisons, au lieu de s'occuper de leurs affaires. Et il y a des *Lecoultré* qui sont venus au monde avec l'intention héréditaire de « raser » le plus souvent possible leurs concitoyens.

Tout cela n'empêche pas que ces « Combières » sont de braves gens qui, tout en laissant leur lac se couvrir d'une glace épaisse, de décembre à mars, conservent le cœur chaud et les pives au sec. F. Woelfli.

### LE COLONEL BONJOUR<sup>1</sup>

**P**ARMI les vieilles petites brochures relatives à la Révolution vaudoise de 1798 et dont plusieurs sont engouffrées dans ce qu'on appelle des recueils artificiels, sans l'indication des titres, il y en a une du colonel Bonjour, sous-préfet du district d'Avenches. Ce sont des « Réflexions ».

L'auteur s'excuse de les présenter un peu tardivement (en juillet), mais ce qu'il veut dire, à la lumière des événements, se rapporte « à tous les temps ». Il commence par excuser les anciens gouvernements, « qui se trouvaient gênés par des institutions enfantées dans des tems d'anarchie, et de la plus profonde ignorance ». Et tout de suite, il faut que l'individu soit mis à même de s'instruire et de jouir du travail de ses mains. Mais les esprits ne doivent pas être excités, la solidarité interviendra comme un remède propre à fonder la société nouvelle.

Nous ne suivrons pas le colonel Bonjour dans ses incursions historiques et ses considérations sur Charlemagne, Clovis, le duc de Zähringen, fondateurs de Fribourg et la conquête des Bernois dans le Pays de Vaud en 1536. Quelques mots seulement sur ce qu'il voudrait voir, maintenant que la Révolution est faite, le nouvel ordre de choses établi.

Autant que possible, la division territoriale du pays restera la même, mais le pays étant essentiellement campagnard, « aucune de nos villes ne devrait être agrandie ». Notre compatriote voit loin : il redoute le danger des tentacules et l'émigration du paysan vers les cités, aux besoins si divers. Un trop grand nombre d'électeurs réunis en un seul lieu ne se connaissent pas aussi bien que ceux d'un village où il y en a forcément peu. Chaque district se diviserait en trois parties ayant chacune des électeurs. Le canton, partout en Suisse, comprendrait dix districts. Il y aurait donc en tout soixante électeurs chargés d'élire toutes les autorités constituées. On pourrait être membre d'une Chambre administrative ou du Corps législatif jusqu'à l'âge de 65 ans.

Le colonel Bonjour a des paroles enthousiastes pour l'agriculture « qui est la source de nos vies et de tous nos biens ». Le gouvernement déterminera quels sont les produits dont la culture doit être intensifiée : non seulement les terres serviront à donner une honnête occupation, mais elles relèveront le moral du peuple quand les sources de la misère auront été rationnellement tarées. Et voici une réflexion qui fera plaisir aux abstinentes, mais non aux fervents du vignoble : « Dans plusieurs pays, les vignes auraient de meilleurs effets sur la force publique, si elles

<sup>1</sup> Noël-Antoine-Abraham. 1731-1807, colonel dans les troupes anglaises aux Indes, seigneur de Bellèrive en 1777 et nommé colonel dans le Pays de Vaud par LL. EE. Fut membre du premier Grand Conseil vaudois.

étaient réduites en bois ou en pâturage, qui produiraient des matières essentielles, que pour servir à un petit chatouillement du gosier, que l'habitude et les préjugés ont mis au rang des choses à la mode, et qui avilit et anéantit le peuple partout où il peut s'y livrer avec excès ».

Le colonel Bonjour dit que les Egyptiens, les Le colonel Bonjour dit que les Egyptiens, les Brahames, les Mages, les Chinois, n'aimaient pas le que produit de délicieux raisins, mais que les habitants se contentent de les manger; ils craignent le vin: « C'est une espèce de poison, disent-ils, qui nous met en fureur. Il ne fait pas mourir, mais il rend bête... si l'on a planté trop de vignes, il faut les arracher... » Voilà un jugement qui, certes, ne fut pas celui de Voltaire et qui ne saurait être approuvé par tout Vaudois. Pourtant, — en littérature — le pasteur Cauche n'a-t-il pas arraché sa vigne pour y cultiver des pommes de terre et — dans la réalité — le professeur Forel a remplacé ce qui donnait des crus d'Yvorne par des jardins potagers et des roses.

L. M.



**EVIDEMMENT, C'EST UN BRAVE HOMME...**

Le crépuscule vint, puis la nuit. Les lumières s'allumèrent par groupes ou perdues dans les champs. Des parfums flottaient. Tout était calme... Dans les cours, des lanternes éraient qui semblaient les âmes en peine qui voltigent, dit-on au-dessus des cimetières, par les nuits sans lune... Les portes se fermèrent et l'on tira les verrous. Alors, loin des oreilles indiscretes, autour de la table de sapin blanc, on causa.

— C'est dégoûtant! disait l'un... Sûr que le pasteur va porter plainte... Pensez! On entendait crier Barroz jusqu'en Gorruz... Et des enfants qui ont vu ça, des catéchumènes... Il paraît que le pasteur ne se défendait seulement pas, sauf quand il a été au bord de la fontaine. Jules Taupin raconte qu'en un tour de main il a mis Barroz sur les genoux...

— On a beau être ministre, ajoutait un autre, quand on vous attaque, on tape dur... Il n'y a pas de religion qui tienne! Quand on est sur les chemins, on n'est pas à l'église...

— En tous cas, poursuivait sentencieusement un troisième, ça va donner du bruit par la commune...

Et une femme :

— L'assommer, non... Mais au moins lui casser une jambe, à ce Barroz...

Et le mari de cette femme :

— D'accord!... d'accord!... Enfin, on se sait pas tout!... En tout cas, demain, à la fontaine, tâche de tenir ta langue, parce que Barroz, c'est Barroz... Sans compter qu'on ne gagne jamais rien à se mêler d'histoires qui ne vous regardent pas... Sûr que Barroz a tort... Mais ça ne veut pas dire que le ministre ait raison... Et si on allait se coucher?...

...Rentré chez lui en catimini, M. Biautard avait réparé le désordre de sa toilette, brosse sa redingote souillée de boue, remplacé la cravate abandonnée sur le champ de bataille. Après quoi il avait hermétiquement boutonné son veston du soir pour cacher le gilet dont trois boutons manquaient à l'appel. Et il n'avait soufflé mot de son aventure. Et le soir, au culte de famille, comme toujours il avait dit : *Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés...*

Barroz, lui, avait tempêté longtemps. Vers onze heures, pourtant, le silence se fit dans la demeure. Le maître dormait. Et il dormait bien!... si profondément qu'un ronflement roulait, ainsi qu'un lointain appel de tambour, jusque dans les corridors déserts.

Cependant, au fond de son écurie chaude, le

petit cheval bai piaiffait, se réveillait d'un sommeil très court, l'œil en feu, la crinière hérissée. Que lui voulait cet homme aux poings durs?... Qu'avait-il fait pour être ainsi battu? Et il ruait follement dans la nuit, de toute la force de ses jambes nerveuses, et les sabots ronds sonnaient sur les cloisons de bois.

Et César Berloud, le juge de paix intègre, l'homme du passé, au lieu de s'endormir songeait aux vieux d'autrefois qui vivaient si lentement, si bonnement. Des souvenirs, parfumés par le temps, lui revenaient. Il revoyait sa mère, en coiffe blanche, la grande bible que son père lisait. Jadis, les choses restaient à leur place, et les hommes aussi. On respectait les magistrats. On aimait son pays. On s'en tenait aux traditions. On parlait moins et on agissait mieux... Les villes, aujourd'hui, donnent le mot d'ordre. Portés sur l'aile des vents, l'irrespect, le mécontentement se glissent jusqu'au creux des plus humbles vallons. Et voilà que Barroz avait rossé le ministre!... Son casque à mèche tiré sur les oreilles, sa belle barbe blanche posée sur les couvertures, César Berloud, le juge de paix intègre, réfléchissait au train du monde...

Le lendemain, vers les dix heures, le juge se rendit chez le pasteur.

— On sait ce qui vous est arrivé, commença-t-il sur un ton de condoléances. La population est indignée!... Il vous faut porter plainte, M. le pasteur. C'est votre devoir. Peut-être ne savez-vous pas très bien comment vous y prendre?... Je suis prêt à vous aider de mes conseils. Il ne sera pas dit qu'on peut impunément attaquer un citoyen dévoué sur la voie publique.

Un instant, troublé, discutant avec lui-même, M. Biautard retourna du bout des doigts le coupe-papier qui gisait sur la table. Enfin, après un long moment de silence :

— Je ne veux pas porter plainte, monsieur César.

— Et pourquoi?

— Parce que cela ne répondrait pas à l'idée que je me fais de mon ministère. Barroz m'a insulté et bousculé, moi seul. Et si je me venge, c'est ma vengeance. Non!

Le juge toussa, étonné.

— Non, monsieur, croyez-moi : il faut porter plainte. Il y a eu injure publique, scandale manifeste. Vous revêtez des fonctions officielles, vous avez été installé par le gouvernement...

— Non... j'ai mon idée...

— Pardon... mais c'est encourager le mal, donner une prime aux mauvais sujets, laisser croire aux gens qu'on peut insulter les autorités sans répression...

— Je crois au contraire que le coupable, à la longue, se sentira repris dans sa conscience.

Le juge eut alors un mouvement de découragement :

— Pardonnez-moi, M. le pasteur. C'est de l'utopie! Barroz n'y comprendra rien, sauf qu'on peut attaquer les ministres.

M. Biautard sourit :

— Pauvre Barroz!... Qui sait!...

\* \*

La décision de M. Biautard fut abondamment commentée, critiquée. Vraiment, plus on réfléchissait, moins on comprenait... En s'éloignant dans le temps, l'incident prit pourtant des proportions, se différencia des petits événements de la vie comme l'étoile se sépare, à travers l'espace, des lumières terrestres. Une idée mal formulée hantait les paroissiens des Biore, des Essarts. Jusque dans les champs, elle les accompagnait. Le pasteur était fort. Alors, pourquoi n'avait-il pas rossé Barroz?... Y avait-il réellement, au-dessus des mottes, des graines, des arbres, des toits, quelque chose d'assez puissant pour retenir le bras d'un homme qui va frapper?

Quand les cloches du dimanche sonnaient, on n'allait pas davantage au temple. Les apparences restaient les mêmes. Mais pourtant un coin du voile qui est tendu devant les yeux s'était écarté, découvrant des horizons inconnus...

Le jour, il fallait traire, mener le fumier dans les champs, fouailler les chevaux au poil luisant qui creusent les sillons. Le soir, par contre, on

avait du loisir. Barroz s'en allait alors du côté de l'auberge où l'on s'attable. Un à un, lents, méfiants, les hommes entraient. Ses gros bras entourant la bouteille, ses épaules tassées protégeant le verre plein, Barroz mettait chacun à l'aise, d'un mot, d'un rire, d'une flatterie.

— Salut, Oscar... Et ce nouveau cheval, te donne-t-il du plaisir?

Ainsi interpellé, Oscar s'approchait. Et l'on parlait foires, engrais chimiques, services militaires. Ses phrases, Barroz les lançait à la volée, d'une voix ronde. Et l'on écoutait. Puis, après son départ :

— Tout de même, c'est un type!... Il cause bien!...

— Comme ça, un peu prompt... Mais il n'y en a point à lui pour faire marcher les affaires...

Et le vieux Durochel, que Barroz avait cautionné :

— En somme, le ministre n'aurait pas dû écrire cette lettre!...

Mais Jules Taupain :

— Tout de même!... Etre le plus fort et garder le poing en l'air...

Alors on se taisait.

(A suivre.)

Benj. Vallotton.

Compliment. — Je crois que j'arrive un peu tard, chère madame.

— Oh! non, cher monsieur, je vous assure, vous n'arrivez jamais trop tard!

**BIBLIOGRAPHIE**

M. Matter-Estoppey, Montreux : *Monsieur le Syndic divorce...* pièce villageoise en deux actes. — Imprimerie Ganguin & Laubscher, Montreux.

Une gentille petite comédie et qui se termine bien, ce qui n'est pas toujours le cas dans les « affaires » ainsi, puisqu'il s'agit d'un divorce.

J'apprécie Mme Matter-Estoppey — j'ai déjà eu l'occasion de parler de *Monsieur le Syndic se remarie...* — pour deux raisons littéraires. La première, c'est qu'elle a de jolies phrases, de jolies phrases d'observation, d'observation en général et d'observation de « chez nous » en particulier.

— « Quand ça ne va pas dans un ménage, c'est toujours la faute des hommes ».

C'est — je suis un homme — immensément faux, mais c'est joli.

Ce divorce. — « D'abord, dans nos villages, ce n'est pas la mode de se divorcer. On se boude, on crie, on se dispute, mais on se supporte jusqu'au bout. Et puis, un beau jour... l'autre met au bas de l'avis mortuaire : « Il est à ciel et dans nos cœurs. Veille sur ta famille affligée ».

Ou encore. — « Mon Dieu, on sait tout ce que c'est qu'un avocat. C'est un menteur qui sait mieux parler que les autres ».

Et puis, j'estime chez Mme Matter-Estoppey le sens du théâtre. — Quoi? — Non. — Chez nous, on a le sens du sermon. Très peu le sens du théâtre. Elle, elle l'a. Cela vit. Alors, je salue à sa dernière œuvre ce qu'elle mérite. D'être jouée par des sociétés du pays avec l'accent, s'il le faut. Je répète : cela vit. Je souhaite plein succès à ce syndic qui... a l'air de divorcer.

M. Porta.

**DODILLE**  
LE CHEMISIER DE LAUSANNE  
DES PRIX ABORDABLES  
HALDIMAND, II DANS UN CADRE CHIC

**Mais oui!...**

Au lieu de chercher loin  
Des apéros malsains...  
Essayez aujourd'hui  
Un „DIABLERETS“ cassis.

Les jolis trousseaux s'achètent toujours  
chez L. BROUSOZ  
**AU TROUSSEAU MODERNE**  
**MORGES**

Pour la rédaction : J. Bron, édit.  
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.